

Supplément au SOP n° 89, juin 1984

L'AGNEAU DE DIEU PREND SUR LUI LA MISERE HUMAINE

Communication du père Boris BOBRINSKOY
au Colloque ACAT, Toulouse, 11-12 mai 1984

Document 89.C

L'AGNEAU DE DIEU PREND SUR LUI LA MISERE HUMAINE

Je dois tout d'abord m'expliquer sur le titre, un titre volontairement vague : prendre la parole de Jean-Baptiste "Voici l'Agneau de Dieu qui prend le péché du monde" me semblait porter l'attention trop unilatéralement sur la notion de péché. Il me semble qu'en réalité ce que l'Agneau prend sur ses épaules est infiniment plus vaste et plus complexe.

J'ai choisi un terme ambigu : "la misère" ; je ne défends pas ce terme : il veut seulement montrer la complexité, la variété, les aspects, les facettes de ce fardeau. "Voici l'Agneau de Dieu", cette parole de saint Jean-Baptiste identifie à deux reprises un homme qui s'avance vers le Jourdain. Le précurseur applique à Jésus la prophétie la plus bouleversante de l'Ancien Testament, celle en qui convergent et s'illuminent la Loi et les Prophètes. Les chants du Serviteur Souffrant, ce 5e Evangile formeront le noyau, la lettre même de la prédication chrétienne, dès la Pentecôte. C'est autour d'eux que s'élaborera la catéchèse néotestamentaire de la Rédemption du Christ dans tous les livres du Nouveau Testament sans exception.

C'est autour de ce texte prophétique et messianique que se construira ma réflexion sur la Passion du Christ et les passions des hommes.

Un mot encore sur le titre général du colloque "Passion du Christ, passions des hommes". N'y-a-t-il pas dans ce colloque un rétrécissement du terme "passions des hommes", dû peut-être à la vocation spécifique de l'ACAT de ne voir dans les passions des hommes que leur souffrance, leurs épreuves, leurs angoisses et leur combat ? Je n'ai guère perçu dans nos échanges que l'autre sens ait été évoqué, le sens ascétique, celui des passions, c'est-à-dire de la contrainte avilissante et aliénante du péché dans son stade suprême, celui d'une emprise totalitaire sur l'être humain tout entier. Peut-on pourtant parler des passions-souffrances sans en cerner la cause et les racines dans le péché, dans le mal ? Cette remarque qui est une question plutôt qu'une critique, éclaire le sens de la réflexion que je vous propose.

Je voudrais vous énumérer un certain nombre de sous-titres :

- 1/ Le péché du monde ;
- 2/ Dieu relève le défi du mal ;
- 3/ "Il nous aima jusqu'au bout" : l'amour sacrificiel du Christ, en trois étapes : le devenir-homme, le devenir-péché et le mourir ("par la mort il a vaincu la mort") ;
- 4/ L'Epouse de l'Agneau et le sens salvifique de la souffrance ;
- 5/ " Le coeur de miséricorde".

1/ LE PECHE DU MONDE

La Bible nous présente le péché comme un état global de désordre, d'éloignement de Dieu, de brisure intérieure. Le péché est dans la Bible infiniment plus que ce à quoi notre prédication l'a réduit. Il nous suffit de relire le 4e Chant du Serviteur souffrant du Deutéro-Isaïe et de juxtaposer, sans trop y mettre d'ordre encore, les images qu'on y trouve, pour entrer dans le mystère du péché. "Il portait nos souffrances, il était chargé de nos douleurs, transpercé à cause de nos crimes, écrasé à cause de nos fautes, frappé par le crime de son peuple, il portait le péché des multitudes".

Retenons les termes mélangés : "nos souffrances, nos douleurs, nos crimes, nos fautes, le péché des multitudes", et retenons l'usage du pluriel et du singulier. Nous avons là le dernier mot de l'Ancien Testament : il représente l'homme, ou plutôt l'humanité, l'Adam un et multiple, comme solidaire et uni dans un état de profonde déchéance, de déchéance personnelle et collective à la fois, d'aliénation de Dieu et d'elle-même. Un état d'illusion, de rêve, disait le Pasteur Collanges. On penserait à un subconscient collectif, à une sorte d'anamnèse collective quasi sacramentelle du péché des origines.

Et c'est en particulier l'usage augustinien du fameux texte de Romains 5, 12 : "celui en qui nous avons tous péché", "Crux interpretum", qui souligne, à juste titre ou à tort, à bonne ou mauvaise exégèse, le mystère de la solidarité, de cette sobornost obscure dans le péché, dans le mal. Mystère de ce lien spirituel mystique, de cette sombre sobornost qui lie l'humanité par une chaîne unique. C'est le règne de la mort, comme le fruit et le salaire du péché.

Cet état de péché recouvre l'humanité entière. Je cite : "Les thèmes bibliques" du Père Jacques Guillet : "Cette corruption est sans remède, l'esclavage est sans issue, l'homme ne peut s'arracher au péché et n'a qu'à attendre du tyran auquel il est livré le seul salaire dont il dispose, la mort (Rom. 6, 23). Puissance universelle du péché, esclavage définitif du péché. Il atteint tous les hommes et il corrompt tout l'homme" (Paris, 1954, p. 110).

Très tôt dans l'Ancien Testament et de manière définitive dans le Nouveau, se profile derrière cet état d'esclavage du péché, le visage d'une tyrannie, d'une force personnelle hostile à Dieu. Le péché lui-même est personnifié, comme le dira plus tard saint Irénée ("peccatum peccans"). Jésus démasquera le père du mensonge, le Satan tentateur qui cherche à disperser les enfants de Dieu.

Le péché qui s'enracine dans le coeur humain, dans le coeur mauvais et dévoyé (Jér. 16, 11-12), ce péché est source de malheurs et de souffrances sans nombre. Où est le péché d'ailleurs, quel est le châtiment ? Comment opérer une frontière entre l'un et l'autre, quelle est la cause, quelle est la conséquence, où est le malheur, la méchanceté ; "l'un et l'autre, dira encore le Père Guillet, car le prophète Jérémie, à la vue des ruines de son pays, perçoit la détresse sans remède de son peuple, il perçoit la "plaie inguérissable" (Jér. 10, 19). Cette plaie inguérissable, encore une image où la souffrance et la souillure se confondent (p. 123).

Ces catastrophes et ces malheurs ne sont ni loi naturelle, ni fatalité aveugle. Une logique mystérieuse est à l'oeuvre, celle du péché et du châtement qui lui est inhérent. Est-ce le jugement extrinsèque d'un Dieu châteux qui rétribue selon les oeuvres ? Le psaume parlera de "la colère de Dieu qui s'allume contre son peuple" et "il prit en horreur son héritage" (Ps. 106, 40-43). Ou plutôt la méchanceté elle-même se dresse comme un juge impitoyable : "Ta méchanceté, dira Jérémie, te châtie, tes infidélités elles-mêmes te confondent" (2, 19). Le péché lui-même se dresse ainsi comme un tyran impitoyable avec son lugubre cortège de passions et de convoitises. "Aussi, conclura saint Paul, Dieu les a-t-il, par les convoitises mêmes de leur coeur, livrés à l'impureté, à de honteuses passions, à leur sens dépravé" (Rom. 1, 24-28). Rappelons-nous le cri de saint Paul : "Je suis vendu au péché" (Rom. 7, 14).

Cette notion de châtement extrinsèque d'un Dieu vengeur, notion d'une justice distributive et pénale traverse certes l'Ancien Testament et atteint au marche-pied même des Evangiles, dans les paraboles mêmes de Jésus, comme par exemple celle de Lazare et du mauvais riche. La consolation impitoyable des amis de Job l'enfermait déjà dans cette logique : "tu souffres, tu es châtié parce que tu as péché, repens-toi devant Dieu". Job refuse de tout son être de céder à ces exhortations et ne se reconnaît pas coupable. Il en appelle à Dieu contre Dieu lui-même, dans la certitude de la vision du Rédempteur dans ses yeux de chair et Dieu lui donne raison. La Bible nous fait entrevoir le seuil d'un mystère que le Deutéro-Isaïe et les psaumes approfondiront, ce mystère de la souffrance du Juste innocent. La Bible, l'Ancien Testament du moins, n'en donne pas le dernier mot. C'est ce que souligne le Pape Jean-Paul II dans sa lettre pastorale. Celle-ci m'a beaucoup impressionné et je tiens à en rendre témoignage.

Jésus sera la clé vivante de ses propres paraboles en ramenant du shéol pour un temps un autre Lazare dont il sera lui-même l'accomplissement définitif. Le nom de Job, à une souffrance injuste, résonne jusqu'aujourd'hui dans toutes les souffrances humaines. Dans notre conscience la plus élémentaire et naturelle, la souffrance est non-sens, scandale au sein de la création de Dieu, et le coeur humain se révolte contre elle. Elle est partie intégrante du désordre, du péché dont l'humanité entière est malade et esclave. Ce n'est que dans un temps second qu'elle acquiert une valeur positive, pédagogique, révélatrice en anticipation du mystère de la rédemption où elle acquiert enfin une valeur de sacrement, de signe de l'amour divin crucifié et victorieux.

2/ DIEU RELEVE LE DEFI DU MAL

Cette dégradation, cette corruption de la création belle et bonne de Dieu est un véritable défi au plan d'amour du Conseil trinitaire : "créons l'homme à notre image et à notre ressemblance" (Gen. 1, 26). Les Pères ont vu dans cette parole une indication cachée du mystère du Conseil de la divine Trinité. "Et Dieu vit que tout ce qu'il avait créé était très bon" (Gen. 1, 31) "et Dieu se reposa le 7e jour". Ce repos du Créateur au 7e jour fait pressentir non pas un abîme d'immobilité et de silence, mais une réjouissance cosmique et angélique qu'aucun mot ne peut suffire à décrire. "Alors, dit Ezéchiel, l'homme était un modèle de perfection, plein de sagesse, merveilleux de beauté, marchant en Eden, au jardin de Dieu, au milieu des charbons ardents ; toutes sortes de pierres précieuses formaient son manteau" (Ez. 28, 12-14).

Dieu relève le défi de Satan au moment même où la désobéissance est consommée. La promesse du Rédempteur coïncide avec la malédiction première du serpent, mais les peines et les douleurs, tel sera le lot de l'homme et de la femme. Leur terme sera la mort, châtement du péché. Le caractère salvifique et éducateur des souffrances et de la mort même n'apparaîtra que plus tard dans la conscience religieuse d'Israël. Dieu relève donc le défi de Satan, car il n'est pas indifférent au destin de sa créature.

Il faut se dresser ici contre cette notion théologique de l'indifférence de Dieu, de son impassibilité, voire de son insensibilité en face du mal, de la dégradation et de la souffrance humaines. Le Père Costes a cité cet extraordinaire texte d'Origène où il est question d'un Dieu qui souffre avant de s'incarner et où la souffrance de Dieu, c'est-à-dire ses entrailles de miséricorde qui sont brisées, broyées par la vision même de la dégradation de la créature, le pousse, le contraint, par cette contrainte d'amour même, à se lancer dans l'abîme où l'homme est en train de se perdre. En termes imagés, la Genèse nous parle aussi du sang d'Abel qui crie vers Dieu (cf Gen. 4, 10), de l'iniquité qui recouvre peu à peu la terre.

La Bible nous décrit fréquemment les sentiments de Dieu, en langage anthropomorphique certes, mais qu'il ne nous est pas permis de rejeter sous prétexte de conceptions archaïques dépassées. En Dieu, à la colère, à la justice distributive du Décalogue, succèdent les entrailles de miséricorde et de compassion. Nous entrons ici au coeur de notre sujet. "Une mère oublie-t-elle son nourrisson ? Cesse-t-elle d'avoir pitié du fruit de ses entrailles ? Même si elle t'oubliait, moi je ne t'oublierai pas" (Is. 49, 15). Ou bien deux autres textes que je ne peux m'empêcher de citer : "Va, mon peuple, entre dans tes chambres, ferme les portes sur toi, cache-toi un tout petit instant, le temps qu'ait passé ma fureur" (Is. 26, 20), ou encore : "un court instant je t'avais délaissé, et mû d'une immense pitié je vais m'unir à toi ; débordant de fureur, un instant, je t'avais caché ma face. Dans un amour éternel, j'ai eu pitié de toi, dit Yahvé ton Rédempteur" (Is. 54, 7-8 et vs).

Ainsi depuis le premier instant de la désobéissance, quand Adam et Eve découvrent leur nudité et qu'ils fuient le regard de Dieu, celui-ci s'en va à leur recherche : "Adam, où es-tu" ? (Gen. 3, 9). Cet appel de Dieu résonne au-delà des limites de l'Eden primitif et se répercute dans toute l'histoire d'Israël et de l'humanité. Dieu se meut à la recherche de la brebis égarée et quand il l'a retrouvée, il l'amène tout joyeux sur ses épaules à la bergerie. De retour, il assemble amis et voisins pour la réjouissance (cf Lc 15, 4-7). De nouveau, nous percevons les échos de la fête céleste.

Mais la quête de l'homme égaré est longue et ardue. Voici ce qu'en dit l'Eglise orthodoxe aux matines du Samedi-Saint, à la suite d'ailleurs de saint Irénée : "Tu es descendu sur la terre pour sauver Adam, mais tu ne l'as pas trouvé sur terre, ô Maître, et tu es allé le chercher jusque dans l'enfer" (Stance 25).

3/ IL NOUS AIMA JUSQU'AU BOUT

Nous en arrivons ainsi au mystère rédempteur de notre salut. Je le centrerai autour du thème biblique et patristique à la fois de la double identification de Dieu et de l'homme, double mouvement de l'amour qui se donne et qui accueille. Nous connaissons bien l'adage patristique de saint Athanase, inspiré déjà par saint Irénée de Lyon : Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu. Cette formule brève et incisive ramasse le mystère du salut. Dans le langage biblique, saint Paul parlait déjà (Cor. 8,9) de "la libéralité de Notre Seigneur Jésus Christ qui pour vous s'est fait pauvre, de riche qu'il était, afin de vous enrichir de sa pauvreté". C'est l'annonce du grand thème christologique de la kénose, de l'abaissement volontaire du Fils de Dieu à travers l'obéissance jusqu'à la mort et la mort sur la croix (Phil. 2, 6-9), mais aussi de son exaltation au-dessus de tout nom.

Il faut s'attarder à cette notion de l'abaissement de Dieu, notion centrale de la doctrine de la Bible, de l'Eglise, mais troublante pour la conscience humaine. Pourquoi fallait-il que Dieu s'abaisse jusqu'à envoyer son propre Fils à la souffrance, à l'ignominie, à la mort ? Ou bien cet abaissement est réel et il contredit la puissance et la grandeur de Dieu, ou bien c'est un jeu scénique où Dieu n'est pas concerné ni mis en cause dans son être même ! Plutôt que de spéculer sur les contradictions logiques de la kénose, essayons plutôt de discerner ensemble les étapes de l'oeuvre créatrice de la divine Trinité, de suivre la marche de l'amour divin qui s'abaisse devant la créature pour l'élever jusqu'à lui.

Très mystérieusement, la Bible nous fait entrevoir le mystère de l'amour sacrificiel dans le creuset éternel de la vie trinitaire : "Vous avez été rachetés, dit saint Pierre, par un sang précieux, comme d'un agneau sans reproche et sans tache, le Christ, discerné avant la fondation du monde" (Pierre 1, 18-20). Je n'entre certes pas dans l'exégèse de ce texte difficile, ni dans celle d'un autre texte, tiré de l'Apocalypse : "Le nom des justes est écrit dès l'origine du monde dans le livre de vie de l'Agneau égorgé" (Apoc. 1, 3-8). Néanmoins, la convergence, la coïncidence quasi littérale de ces textes est troublante, elle évoque le mystère de cet amour sacrificiel de Dieu qui précède les origines.

En cherchant à détruire l'oeuvre de Dieu, belle et bonne, Satan n'a ni le dernier mot, ni la connaissance de la Sagesse insondable du Créateur. L'amour divin -l'amour véritable- est par nature oblatif et sacrificiel. Cet amour divin est donc toujours, dans le sein même de la divine Trinité, don de soi à l'autre, au bien-aimé. Tel est l'amour intra-trinitaire, un échange bienheureux infini que nous décrit l'icône de Roublev : "L'hospitalité d'Abraham" et que le Frère Daniel-Ange a si bien chanté dans son ouvrage "Etreinte de Feu".

Tel est aussi l'amour trinitaire lorsqu'il produit en face de lui des êtres libres, appelés à l'amour divin. Dieu accepte de pouvoir être mis en cause, d'être limité. Telle est sa kénose créatrice, avant même le péché, son débordement d'amour. C'est, si vous voulez bien, le sacrifice kénotique dans ses racines divines. Mais la souffrance ne vient que plus tard. Elle vient quand cet amour divin est contesté, bafoué, rejeté.

Il faut certes oser parler de la souffrance de Dieu, de la souffrance du Père aimant et de l'Esprit vivifiant, des entrailles divines qui s'émeuvent en face du déferlement du mal, du déferlement de l'orgueil, du mensonge, de ce mal qui gagne la terre comme une gangrène, comme le sable du désert gagne la terre fertile.

Dès que la gangrène du péché se produit et se répand, Dieu est contraint par son propre amour, mais aussi par sa fidélité et par sa justice elles-mêmes d'ailleurs, à sortir, pour ainsi dire, de son infinité bienheureuse pour atteindre l'homme dans l'enfer de son coeur dévoyé et désolé. Toute l'histoire de l'humanité, et donc du salut, est une longue descente de Dieu dans l'enfer, dans le désert, dans l'aridité des coeurs humains. Cette descente dans l'abîme est à la mesure de l'amour de Dieu.

Dieu assume l'homme dans ses contradictions, dans sa beauté pervertie, dans sa sainteté profanée : "Celui qui est beau et gracieux entre tous les mortels (Psaume 45, 3), celui-là, dit le texte du Samedi-Saint, apparaît défiguré par la mort, lui qui, à toute la nature, a donné sa beauté" (Stance 9). Il se présente à nous "sans beauté, ni éclat et sans apparence qui nous eût séduits" (Is. 53, 2).

Les Pères de l'Eglise parlent d'une triple modalité de la kénose du Fils de Dieu, de sa descente dans l'Incarnation rédemptrice, de trois lieux de cette descente : Bethléem, le Jourdain, le Golgotha ; le devenir homme, le devenir péché, le mourir. Il y a là une progression dans la descente, dans la con-descendance, dans ce don d'amour, jusqu'au bout, c'est-à-dire totalement ; jusqu'au bout aussi de la déchéance humaine.

Certes, chacune de ces étapes contient toutes les autres, y conduit ou en découle. La spéculation théologique permet légitimement d'ailleurs de dissocier ces étapes, de penser, ou de rêver, à une incarnation qui aurait pu, qui aurait dû, être bienheureuse et d'où la souffrance et la mort auraient été exclues, à l'intérieur d'une autre temporalité, d'une temporalité paradisiaque, étrangère au péché. Mais la démarche existentielle, sotériologique de notre théologie lie ces trois moments de manière indissoluble. Dieu assume notre nature humaine qu'il fait sienne, afin de la -et de nous- libérer de cette gangrène du péché et de son salaire final, la mort.

Le retour de l'humanité vers la demeure du Père, la remontée après la condescendance se fera dans l'ordre inverse : la mort sera vaincue par la mort du Christ et son dard arraché ; le péché consumé dans ses racines mêmes, dans le coeur d'un homme, d'un seul homme qui n'a pas connu le péché. L'humanité sera réconciliée, remplie de l'Esprit divin en celui qui récapitule en lui tous les hommes.

Décrivant les étapes de la descente du Fils de Dieu, je ne voudrais pas enfermer le mystère du salut dans une dialectique de chronologie linéaire où à la kénose de la vie terrestre de Jésus succéderait chronologiquement la gloire de son humanité déifiée et céleste. Kénose et exaltation s'interpénètrent étroitement dans tous les moments de l'humanité terrestre et de l'humanité céleste du Christ.

a/ Le devenir-homme

Devenant homme, le Fils éternel assume la nature humaine belle et bonne. Avant de parler de kénose, il faut rappeler que dans son ontologie, la nature ne cesse jamais, même à travers le péché, d'être belle et bonne. C'est une des affirmations fondamentales de la théologie chrétienne et en tout cas de la théologie orthodoxe. Rappelons-nous le psaume 45 parlant du "plus beau parmi les mortels" (45, 3), ou du psaume 8 : "à peine tu le fis moindre qu'un dieu, tu le couronnas de gloire et d'honneur" (8, 6).

Néanmoins, il se laisse lier aussi par un temps et un espace déchus ; il entre dans le besoin, dans la dépendance humaine, dans le besoin de tendresse filiale et maternelle, il devient fragile, démuni, vulnérable, il grandit dans l'obéissance, il côtoie la souffrance humaine, il connaît la soif, la faim, la fatigue. Tout cela, les Pères, en particulier saint Jean Damascène au 8^e siècle, l'appellent d'un terme nouveau peut-être, mais qui rejoint notre propos ici : "les passions irréprochables" ou la "passibilité", les passions naturelles.

De ces passions irréprochables -en Jésus- tout péché est banni, non pas par un automatisme de bien, ou par l'action d'un deus ex-machina, mais par le brasier même de l'amour divin, le feu de l'Esprit qui brûle en Jésus et qui stigmatise et consume toute tentation, toute force mauvaise, toute suggestion mauvaise extérieure, sans que celles-ci puissent jamais s'incruster dans la citadelle du coeur humain de Jésus, dans la demeure trinitaire par excellence.

L'humanité de Jésus n'est donc pas une humanité abstraite, impassible ou factice : c'est bien notre humanité, avec les conséquences du péché d'Adam. Et je cite saint Jean Damascène, cité lui-même par le Père Jean Meyendorff dans son remarquable ouvrage intitulé "Le Christ dans la Pensée byzantine" (p. 227) : "Il a assumé les passions naturelles et incorruptibles, la faim, la soif, la fatigue, le labeur, les larmes, la réticence devant la mort, l'angoisse qui provoque la sueur, les gouttes de sang et tout le reste qui appartient par nature à tous les hommes". (cf aussi Olivier Clément qui cite dans "Sources", aux pages 41 et 42, un très beau texte de saint Grégoire de Naziance sur les souffrances humaines et les conséquences de la passivité de l'homme, de sa vulnérabilité à la souffrance).

Mais, à la différence des hommes, en Jésus la condition passible n'est pas source de péché, car "il a souffert librement et non par nécessité" : "Ni la faim, dit encore Damascène, ni la soif, ni l'angoisse, ni la mort même ne dominaient le Christ", ni ne le refermaient sur lui-même. Jésus demeurerait ouvert sans autre protection ni toute-puissance que son amour fou, les bras étendus à Dieu et aux hommes, en prière, sur la croix, en bénissant ...

Considérant le devenir homme du Fils de Dieu, il faut encore retenir l'aspect glorieux, pascal même de la vie entière du Christ. La lumière et la joie de la résurrection rejaillissent sur sa vie terrestre dès la nativité, quand même la gloire divine est cachée. La puissance de l'Esprit le remplit, la guérison et les signes se succèdent, la compassion se déverse, les démons sont chassés. "J'ai vu Satan, dit Jésus, tomber du ciel comme un éclair" (Lc, 10-18).

La liturgie orthodoxe exalte tous les temps de la vie terrestre de Jésus, dès sa Nativité, comme l'avènement même du salut. Il n'y a pas ici d'oubli de la croix et de la kénose ; elles ne sont pas mises entre parenthèses, mais la kénose de Jésus, d'étape en étape, n'est jamais victoire des ténèbres sur la lumière.

Cet aspect glorieux du Fils de Dieu devenu homme implique aussi la totale et constante unité du Fils avec le Père et l'Esprit Saint. Olivier Clément cite ici saint Maxime le Confesseur : "Le Père tout entier était dans le Fils, adhérant à son incarnation ; l'Esprit tout entier était dans le Fils en union totale avec lui" ("Sources" p. 42). Jésus est rempli de l'Esprit Saint qui le pénètre jusqu'aux racines et jusqu'aux jointures les plus intimes non seulement de son humanité, mais de la rencontre de la divinité et de l'humanité en lui. Jésus est donc la demeure parfaite de l'Esprit, son temple par excellence. C'est l'Esprit qui, en Jésus, et en qui Jésus gémit : "Abba, Père" ; l'Esprit d'obéissance filiale, l'Esprit d'amour et de connaissance parfaite qui unit et en qui Jésus est uni au Père. Unis dans l'amour, unis dans l'obéissance, nous osons dire aussi unis dans la souffrance que partage le Père compatissant, et l'Esprit qui conduit Jésus aux tentations et aux épreuves ("Et l'Esprit le poussa dans le désert pour être tenté par le Démon" ... "L'Esprit en qui le Fils s'offre au Père en offrande parfaite" (Ep. aux Hébreux).

b/ Le devenir-péché

A l'âge adulte, Jésus est mû par l'Esprit qui demeurerait en lui en plénitude dès sa conception et sa naissance. Mû pour sortir du cadre protégé de sa vie domestique et cachée de Nazareth, vers l'accomplissement de la volonté aimante du Père dans l'espace et la solitude du monde. "L'Esprit du Seigneur est sur moi, il m'a consacré par l'onction pour porter la bonne nouvelle aux pauvres" (Luc 4, 18 et Isaïe 61). A tous les pauvres, à toutes les variétés de la pauvreté. "Je viens pour faire ta volonté" (Hébr. 10, 9).

Au Jourdain s'accomplit la parole prophétique sur l'Agneau immolé, figure du Serviteur Souffrant, lui-même figure du Juste qui prend sur lui (et qui ôte de nous en même temps) le péché du monde. Ce péché du monde est déjà déposé dans les eaux du Jourdain qui en deviennent symboliquement noires de pollution. Il fallait cet acte public de repentance de la foule entière qui affluait vers Jean au Jourdain, pour que soit figuré ce double transfert du péché et de ses corollaires de souffrance : dans l'eau du Jourdain d'abord, sur l'Agneau sans tache ensuite.

Vous connaissez l'expression saisissante de saint Paul : "Celui qui n'avait pas connu le péché, il l'a fait péché pour nous afin qu'en lui nous devenions justice de Dieu" (2 Cor. 5, 21). "Il l'a fait péché", certainement une expression sémitique où l'auteur ne s'embarrasse pas de distinctions théologiques scolaires, mais exprime en une formule lapidaire ce mystère de la descente du Juste dans le péché, dans l'iniquité, dans la souffrance, lui que nul ne pouvait convaincre de péché (Jean 18, 23).

Jésus prend sur lui la faute de la multitude, il détourne ainsi d'elle la colère de Dieu. Les tentations adamiques sont à refaire et Satan les déverse avec toute la puissance dont il est capable sur Jésus pénétré de l'Esprit, porteur d'un mystère

d'identité divine encore impénétrable aux esprits des ténébres. Les tentations sont un moment spectaculaire et visible d'un conflit lui-même incessant et permanent de Jésus, en notre nom, avec les forces des ténébres qui se retireront pour un temps, puis se conjureront en un paroxysme de haine où la mort semblera avoir raison de la vie.

c/ La passion et la mort de Jésus

Ici tout semble se mélanger, se confondre, se brouiller. Satan semble mener la danse, mais en réalité Jésus s'en va librement vers la Croix. "Personne ne m'enlève ma vie, mais je la donne de moi-même ; j'ai pouvoir de la donner et j'ai pouvoir de la reprendre" (Jn. 10, 17-18) . "Je pourrais invoquer mon Père, et il enverrait des myriades d'anges ..."

Pourtant le salaire du péché, dit saint Paul, c'est la mort (Rom. 6, 23). Ces paroles de saint Paul s'accomplissent en Jésus. La mort est à la fois la conséquence et l'antidote du péché. La conséquence, selon la parole du Créateur : "Le jour où tu en mangeras, tu seras passible de mort" (Gen. 2, 17). Ce châtiment pèse comme une malédiction sur l'humanité et c'est cette même malédiction (ou colère) que Jésus détourne sur lui-même, comme le dit l'épître aux Galates "devenant lui-même malédiction pour nous" (3, 13). C'est une autre de ces formules sémitiques dont saint Paul a le secret.

Toute la théologie biblique de l'expiation substitutive, et donc libératrice, serait à évoquer ici, bien sûr dans un cadre d'ensemble. Expiation de la faute commune que Jésus prend, guérison de la maladie que Jésus assume, libération du joug qui s'exerce injustement sur le Juste, victoire sur Satan l'usurpateur, il ne faut dissocier aucune de ces images dans la vision biblique de la Rédemption.

Mais la mort est aussi antidote du péché car celui-ci est brisé dans son élan destructeur chez les hommes. En Jésus le péché est consumé dans ses racines infernales, le dard du péché est arraché et la semence de justice germe dans notre humanité dont Jésus est le porteur.

Dans l'obéissance aimante au Père, Jésus a vécu jusqu'au bout la souffrance humaine. Il a assumé l'angoisse, la tristesse mortelle, la solitude de l'agonie, du jugement, de la passion. Jésus ne les a pas seulement subies, ces souffrances, mais il les a affrontées, non pas en héros mythologique ou en stoïcien impassible devant les coups, mais en les vivant, en allant au-devant d'elles, en refusant de s'y dérober, dans "un amour, comme le dit le Cantique, fort comme la mort" (Cant.8,6) ou plutôt dans un amour plus fort que la mort.

Sur la Croix tout est terminé, tout est accompli, le Seigneur règne, le prince de ce monde est jeté dehors, le Royaume de Satan est aboli. L'enfer vorace engloutit le maître de la vie mais ne peut le retenir, car il n'y a rien en Jésus qui puisse appartenir à l'enfer de plein droit. Aucune tache d'ombre ou de péché. La pleine et pure lumière de l'amour divin illumine l'enfer et engloutit la source de toute souffrance.

Ne craignons pas de parler de la mort -et de la résurrection- de Jésus comme d'un sacrifice. Non pas d'un sacrifice exigé par le Père pour apaiser son courroux. Cette image de la colère du Père est secondaire dans la Bible. Le sacrifice est un aspect essentiel de l'amour du Père et du Fils, nous l'avons vu. Sacrifice d'offrande, c'est-à-dire de descente, puis de remontée, à la recherche de la brebis perdue. Sacrifice de consécration, c'est-à-dire d'exorcisation de la nature humaine corrompue par le péché, de guérison de cette humanité malade du péché, de consolation de cette humanité désespérée dans la solitude, loin des sources d'eau vive. Jésus atteint et guérit l'homme dans ses profondeurs intimes. Sacrifice donc de réintégration par lequel la création toute entière est ramenée au Père.

Et ici je cite Olivier Clément : "Que ce sacrifice ait été sanglant, crucifiant, vient de cette solidarité ontologique du Christ avec tous les hommes. En vertu de cette solidarité d'être et d'amour, le Christ a pris en lui toute la haine, la révolte, la dérision, le désespoir -"Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?"-, tous les meurtres, tous les suicides, toutes les tortures, toutes les agonies de tous les hommes dans toute la durée du temps, dans toute l'étendue de l'espace. De tout cela il a saigné, agonisé, crié d'angoisse et de solitude. Mais comme il a souffert humainement, il s'est remis humainement : "Père, entre tes mains je remets mon esprit". Alors la vie absorbe la mort, l'abîme de la haine se consume dans l'abîme illimité de l'amour" ("Sources" p. 43).

La descente aux enfers inaugure ainsi la remontée de Jésus vers le Père en notre humanité qui lui est indissolublement, nuptialement, liée. Le corps ressuscité du Sauveur porte les marques de la Passion. Cependant ces plaies et ces blessures sont ruisse-lantes non plus de sang et de douleur, mais de lumière et de vie comme autant de sources de l'Esprit.

Il faudrait se souvenir des paroles de Jésus remettant son Esprit au Père, ou de l'écoulement du sang et de l'eau, du côté transpercé de Jésus, ou de l'attouchement de Thomas (Jean 20,27) ou des autres apôtres (Luc 24, 39). Ce sont autant de communications de l'Esprit Saint qui annoncent et anticipent la Pentecôte. "Donne ton sang et reçois l'Esprit", disaient les Pères. Jésus donne les deux en un seul. En lui le sang est le signe et le lieu majeur de l'Esprit. Par le sang de la passion, l'Esprit est déjà communiqué, promis aussi, attendu encore ("Vous recevrez la promesse du Père"), pour être donné enfin dans la Pentecôte unique et permanente de l'Eglise.

Désormais, et à jamais, le vent de l'Esprit souffle sur le monde. Il est avant tout le lieu de la présence du Christ. "Un espace de non-mort troue le monde, l'homme peut dès maintenant entrer dans la résurrection, y inscrire ses oeuvres, il peut aller par l'humanité du Christ à sa divinité" (Olivier Clément, "Sources", p. 52). Cette phrase sur "l'espace de non-mort qui troue le monde", converge avec une parole de la lettre pastorale de Jean-Paul II : "En un sens, dit-il, le Christ anéantit le mal dans l'espace spirituel des rapports entre Dieu et l'humanité et il remplit cet espace avec le bien".

Dans sa vie terrestre, Jésus était le lieu de l'Esprit de Dieu, son lieu privilégié, total et unique. Aujourd'hui, dans le temps de l'Eglise, c'est l'Esprit qui est le lieu de la présence de Jésus, il est un courant de vie nouvelle qui traverse nos corps mortels, lieu de présence diffuse dans la sacramentalité de l'Eglise, dans la sacramentalité des coeurs humains.

4/ L'EPOUSE DE L'AGNEAU

Dans l'Esprit, l'Eglise perpétue l'oeuvre de miséricorde, de guérison, de compassion, de pardon du Sauveur. Tous les sacrements de l'Eglise (je peux ici mettre en relief la pénitence ou l'onction des malades), toutes les bénédictions et intercessions sont autant d'irruptions de la puissance de guérison, de pardon, de consolation, de vie dans nos corps pécheurs, malades et mortels.

Autant, parlant de la vie terrestre du Sauveur, j'ai cherché à souligner le côté pascal de l'abaissement même du Fils éternel, rempli de la gloire et rayonnant de vie, de sagesse et d'amour, autant il faut rappeler maintenant que l'Eglise perpétue ce que j'appellerai la kénose du Ressuscité, non seulement dans ses membres terrestres qui sont l'Eglise elle-même, mais en Lui-même. L'Eucharistie opère une "implosion" du temps et de l'espace et nous rend réciproquement contemporains aux événements du Salut et eux à nous. Nos péchés et divisions déchirent la robe sans couture du Sauveur, défigurent encore son visage de lumière. Les souffrances des hommes montent toujours vers le trône de Dieu, vers le trône de la divine et bienheureuse Trinité. Par ailleurs, l'Eglise et ses enfants suivent le chemin du Maître, chemin de la Croix et du Sacrifice d'Amour.

Un mot sur le caractère rédempteur et salvifique même de la souffrance, exalté aussi dans la lettre pastorale de Jean-Paul II. Je me limiterai à quelques remarques, car beaucoup de choses ont été dites et bien dites à ce sujet. Un résidu inaliénable de non-sens, de négativité, de scandale reste attaché à la souffrance, il faut le dire nettement. Car la souffrance peut dégrader, aliéner et durcir, le péché lui-même peut être le fruit de la souffrance refusée.

Au-delà des notions pénales que l'Ancien Testament véhicule, un mystère de la souffrance se dessine déjà dans l'ancienne Alliance et l'Agneau sans tache du Deutéro-Isaïe l'exprime prophétiquement au plus haut degré d'intensité. Seule l'offrande de la victime sans tache, seule sa souffrance volontaire et substitutive acquièrent une valeur sacramentelle suffisante, en laquelle la colère de Dieu s'épuise, s'émousse (mais non pas se satisfait), en laquelle aussi l'image de Dieu en l'homme se reconstitue, la nature même de l'homme se guérit. "Le Christ, dit Jean-Paul II, a élevé la souffrance humaine jusqu'à lui donner valeur de rédemption".

Les prophètes, par anticipation, les apôtres, en héritage, les martyrs de tous les temps et les saints de nos jours participent à la souffrance rédemptrice du Sauveur (Col. 1, 24). Ici je parle

de la souffrance des saints, de ceux qui ont imité l'Agneau sans tache et sans défense, devenant comme lui vulnérables à l'amour, violents dans l'amour, plus forts que la mort. Mais il y a aussi la souffrance sans nombre des membres vivants et défunts de l'Eglise, de ces témoins conscients de l'Agneau. En Jésus et en lui seul notre souffrance devient aussi sacrement, dans la mesure de la lente et douloureuse purification de nos coeurs et de nos corps des germes de passions-péchés qui nous habitent et qui nous rendent réfractaires à l'amour.

Il est pourtant difficile de parler de la souffrance bénéfique. On peut le faire pour les saints après coup, mais nous sommes faits de la même pâte qu'eux pourtant. On peut accepter la souffrance pour nous-mêmes et en témoigner, sans l'enseigner pourtant, dans un esprit d'abandon à Dieu et de certitude de sa Providence aimante. Mais il est difficile de prêcher la souffrance comme moyen divin de salut. Il faut pour cela beaucoup de discernement, de tact, de compassion, de partage -pariant et aimant- de la souffrance, pour ne pas objectiver les souffrances d'autrui en une loi divine et pédagogie nécessaire. Ce n'est qu'au retour à la maison paternelle du fils prodigue que se révèle l'amour premier du Père. Alors seulement ses épreuves en une contrée lointaine s'éclairent d'un coefficient bénéfique et salulaire.

5/ LE COEUR DE MISERICORDE

En face de la souffrance d'autrui et du péché, le regard du chrétien sera avant tout un regard de compassion, une parole de consolation, un geste de guérison et de pardon, le regard où se reflète le regard de Jésus. "Si quelqu'un, dit la première épître de Jean (3, 17), jouissant des biens de ce monde, voit son frère dans la nécessité et lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui ?" - "Si un frère ou une soeur sont nus, dit saint Jacques (2, 16), s'ils manquent de nourriture quotidienne et que l'un d'entre vous dise : allez en paix, sans leur donner ce qui est nécessaire à leur corps, à quoi cela sert-il ?" La première urgence devant la souffrance est de soulager la désolation (Mat. 25).

Jésus est donc, dans notre propre vie, notre référence vivante et permanente, le donateur de l'Esprit et le donné, le don de l'Esprit. En lui, le coeur fait l'apprentissage de la prière et par la prière, l'apprentissage de l'amour, quand ce n'est plus moi qui vis mais le Christ en moi, quand s'opère ainsi ce mystérieux transfert de mon moi à la centralité du Christ en moi, quand ce n'est plus moi qui prie mais l'Esprit en moi, quand ce n'est plus moi qui aime mais le Père en moi.

Affronter ainsi la vision de la souffrance et du mal sous toutes leurs formes, c'est continuer ce qu'a fait Jésus, c'est le laisser résonner en nous, le laisser prier en nous, étant fortifiés par l'Esprit Saint, car l'Esprit Saint n'est pas seulement l'Esprit de la victoire et de la résurrection, mais non moins l'Esprit de la passion et de la compassion, celui que les liturgies anciennes appelaient "la pourpre royale de l'Emmanuel", le témoin de ses souffrances.

Quand l'homme suit le chemin de Jésus, il apprend à offrir à Dieu son propre coeur. C'est alors que le coeur s'ouvre, cesse d'être blindé, se fortifie dans l'Esprit de compassion et devient alors capable de se remplir de la misère du monde, de la porter lui aussi sur ses épaules pour la déposer devant le trône de Dieu.

Mais le coeur de l'homme est faible et changeant ; lorsqu'il est abandonné à lui-même il a tendance à se refermer, à se protéger de la souffrance, toujours trop lourde, à l'ignorer ou à l'oublier, à se blinder. C'est pourtant ce même coeur qui est appelé à l'amour, à la compassion, à la miséricorde. Il ne peut y répondre qu'en se fondant dans le coeur de Jésus. Cela exige un préalable de purification, d'exorcisation du mal sous toutes ses formes, du mal qui est en moi.

Le mal du monde ne peut être exorcisé et brûlé que dans la mesure où les racines du mal qui gîtent dans mon propre coeur sont aussi exorcisées, chassées et consumées. Consumées dans le face à face avec Jésus, avec son Nom, avec sa Croix, avec son Esprit. "Cette race ne peut être chassée que par la prière et par le jeûne".

Nous nous retrouvons donc au point de départ de cette méditation : le mélange inextricable de la passion-souffrance, de la déchéance et de la passion-péché, péché à la fois collectif et personnel, comme servitude à des forces cachées, mais virulentes. "Va et ne pêche plus", dira Jésus au paralytique de la piscine de Béthesda (Jean 5, 14) ou à la femme adultère (8, 11). "Mon enfant, tes péchés te sont remis", dira Jésus en préalable aux guérisons. L'homme reçoit ainsi la guérison dans ses profondeurs à travers le pardon divin.

Pardonnés de notre péché, guéris de nos passions-péchés, munis seulement de nos passions naturelles devenues irréprochables comme d'autant de béances de la grâce, nous pouvons, à l'image de l'Agneau divin, nous tourner vers les passions des hommes, y porter le regard du Christ, un regard de tendresse, de pardon, d'espérance.

En conclusion, je voudrais remercier l'ACAT de nous contraindre -par une contrainte d'amour, bien sûr- à rendre compte de l'espérance qui est en nous, de parler de l'indicible. C'est l'immense bienfait du mouvement oecuménique. Pour moi l'ACAT n'est pas une organisation humanitaire, mais un service d'Eglise avivant et dérangeant nos consciences repues et endormies.

Nous sommes encore séparés devant le calice eucharistique, mais nous communions dans le calice de la souffrance et de l'amour. Nul ne peut arracher nos lèvres à ce calice. C'est ce même calice, disaient les Pères syriens, qui est rempli de feu et d'Esprit. Et nous écoutons ce que l'Esprit dit aux Eglises.